

LAUSANNE
LE 1^{ER} JANV. 1944
33^e ANNÉE

No 1

Edition
Conzett & Huber

MAGAZINE
SUISSE

Que l'an nouveau propose
au monde cette bonne et
douce paix que nous pro-
digent nos monts.

LECTURES DU FOYER

ET LEUR SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ « EN DERNIÈRE HEURE »



Les couvertures ayant été enlevée au reliage, il est impossible de donner la date exacte de tous les articles. Ceux-ci sont par ailleurs placés ici dans le désordre le plus complet ! Année 1944, celle de la Libération.



Dans sa cuisine, nous surprenons Mme Troillet toute occupée à préparer de succulentes confitures.



Elle ne saurait oublier la lecture de sa «feuille».

Photos P. D.

à 97 ans, la doyenne de

Chaque jour, on peut rencontrer faisant une promenade dans les rues du petit village.





Elle tient toujours à s'occuper elle-même de son jardin, cultive ses légumes, arrache les mauvaises herbes, soigne ses fleurs.



Souvent une voisine, pendant qu'elle tricote sur l'escalier de la maison de son fils, vient faire la causette avec elle, n'est-elle pas aimée de tout le village.

Mme Troillet pourrait ne plus travailler. Pourtant elle ne peut rester inoccupée et c'est ainsi qu'on peut la voir cultiver son jardin, soigner ses fleurs, tricoter — et sans lunettes — et aussi qu'on peut la rencontrer chaque jour faisant, dans le village, la promenade quotidienne dont elle ne saurait se passer.

Elle consent pourtant à ne plus se lever à l'aube comme autrefois, à rester étendue jusque vers le milieu de la matinée. Le soir venu, laissant veiller les plus jeunes, elle va se reposer. Au surplus, elle mange et boit comme vous et moi, garde un esprit alerte, lit chaque jour son journal et se tient parfaitement au courant de ce qui se passe de par le grand monde.

N'est-ce pas là un bel exemple d'équilibre mental, de santé physique, que nous donne l'aimable et toujours alerte doyenne du Valais?

F. D.

Valais soigne son jardin et vaque à son ménage

Salins, la jolie commune qui fait face à Sion, s'étageant de la crête du Thyon à la plaine, sur la route des Mayens, compte au nombre de ses habitants la doyenne du Valais: Mme Louise Troillet, qui naquit le 7 février 1847 à Vex. Par une belle journée ensoleillée, nous avons voulu lui rendre visite et abordant un des habitants du village, lui demandons notre route.

«Mme Troillet? nous répondit-il, ce n'est pas ici que vous la trouverez, mais elle n'est guère loin. Prenez ce chemin, voyez-vous, qui vous mènera à Mézerier, un des cinq hameaux de notre commune. Le village n'est pas bien grand, vous n'avez qu'à le traverser et dans une des dernières maisons, vous la trouverez. Et puis, peut-être la rencontrerez-vous avant, car elle aime bien se promener, allez, et l'âge ne lui pèse guère.»

Nous voici partis, suivant le petit chemin qui serpente au milieu de prairies verdoyantes qu'arrose le bisse qui, tout là-haut dans la montagne, prend sa source vers la Prinze. Voici Mézerier et à la première question que nous posons, on s'empresse de nous indiquer la demeure de Mme Troillet.

On peut dire que nous la surprénons, car effectivement la voici à ses fourneaux, occupée à tourner quelque chose dans une grande bassine d'où s'échappent de délectables parfums: des confitures. Et c'est merveille de voir une femme de cet âge qui, toute seule, sans personne pour l'aider, accomplit les gestes rituels qu'elle tient de sa mère et de ses aïeules. Si nous avons surpris Mme Troillet, elle ne nous en garde pas

rancune pour autant. Contrairement à certaines gens que l'âge aigrît, elle est demeurée avenante, habituée qu'elle est aux visites de ses parents, et ils sont nombreux! comme de tous ceux qui, durant la belle saison, villégiaturent, sont des habitués du coin et aiment chaque année à la revoir, à bavarder avec elle. Tout au plus, pourrait-on dire, met-elle une certaine malice à nous accueillir et à répondre en patois à nos questions. Mais bientôt la glace est rompue et c'est de bon cœur qu'elle nous donne sur elle et sa famille tous les détails que nous pouvons désirer.

Nous apprenons ainsi, qu'originnaire de la famille Rudaz, elle a vécu à Vex jusqu'à son mariage; depuis lors elle habite Mézerier. Elle a eu neuf enfants dont cinq sont encore vivants et depuis le décès de son mari, en 1920, demeure avec son fils, le facteur, âgé de 60 ans. Son secret pour atteindre l'âge qu'elle porte si allègrement? Elle n'en a aucun, si ce n'est la bonne humeur et l'âme joyeuse. Elle n'a jamais été malade jusqu'à l'an passé où une double pneumonie vint alarmer les siens, dont elle se rétablit d'ailleurs mieux et plus vite que bien des plus jeunes. Elle a toujours eu un bon appétit, ce robuste appétit de ceux qui travaillent et elle est un exemple que le labeur n'a jamais tué personne. Car toute sa vie fut une vie de travail: au grand air d'abord — ça conserve, nous dit-elle — aux champs, au jardin; à la maison ensuite, pour soigner le ménage de son mari et nourrir, vêtir, débarbouiller ses enfants. Aujourd'hui — elle a bien le droit de se reposer —

A ses arrière-petits-enfants, qui sont la joie et la gaieté de sa vieillesse, la bonne aïeule distribue les fleurs de son jardin.

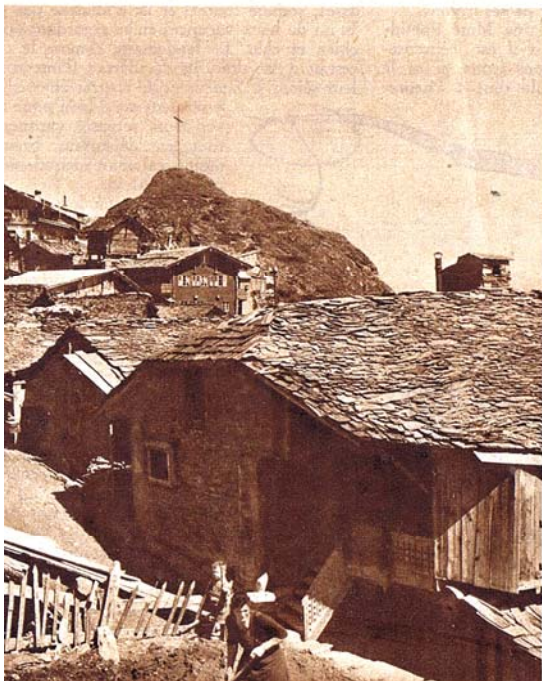




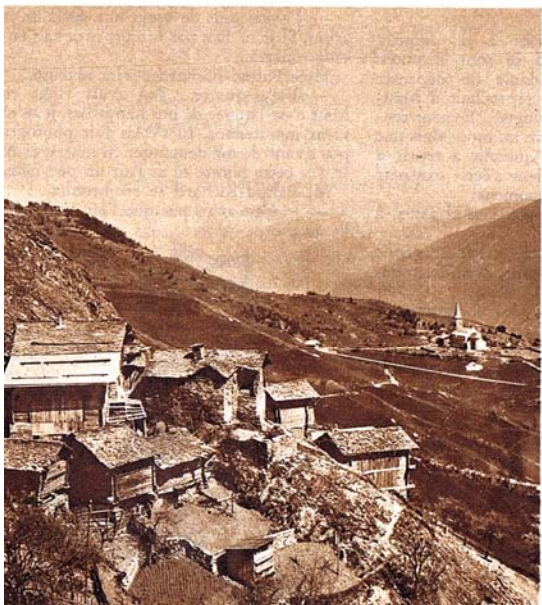
Un village où fument



Quand on arrive au petit village, des pylônes métalliques, surmontés d'une hélice qui tourne au vent, éveillent notre curiosité. A. C. F. No 6054 3. 10. 39.



Le vieux village est blotti au pied d'un petit monticule surmonté d'une croix et ses maisons semblent s'élaner à l'assaut de la pente. A. C. F. 3. 10. 39 No 6054.



La promenade est charmante qui mène jusqu'à Guttet, et du plateau où il est perché, la vue s'étend au loin sur les Alpes valaisannes. A. C. F. No 6054 3. 10. 39.

Un village de chez nous où l'on s'éclaire encore au pétrole! Sans doute allez-vous croire qu'il s'agit là d'une plaisanterie. Mais non, car ce village existe. Et l'électricité n'y est pas encore arrivée. Il s'agit de Guttet, petite agglomération du district de Loèche, en Valais, et sise sur un plateau occupant la rive droite du Rhône, au pied du Galm.

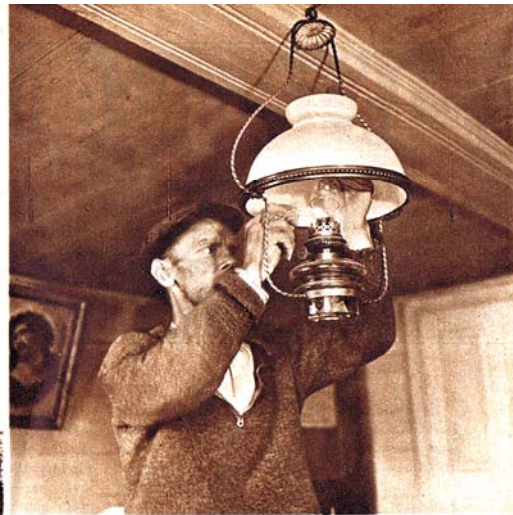
Pour y parvenir, vous commencez d'abord par gagner Loèche, et de là, prenant la pittoresque route qui mène aux Bains, vous commencez votre promenade. Après avoir été vers l'est, en un coude brusque la route se replie sur elle-même et se dirige vers l'ouest. Bientôt, à votre main droite, vous trouvez un petit chemin: c'est lui qui, en pente raide, monte à Guttet, tout là-haut à 1334 mètres d'altitude.

C'est un village classiquement valaisan, avec ses chalets et ses mazots qui se serrent autour d'une église blanche. Il est pittoresque, comme la plupart des villages du vieux pays que n'ont point encore enlaidies de modernes constructions en béton. Dans ses ruelles coule le soleil de là-bas, qui fait de grands damiers, en jouant avec les ombres projetées par les façades de bois qu'il a noircies. Quelque part, une fontaine couverte chante, mêlant sa mélodie aux rires des enfants ou à l'accent rude des lessiveuses.

C'est un village de chez nous, avec ses vieilles traditions, conservées dans les ruelles déclinées et entre les murs des antiques maisons paysannes, aux chambres basses, avec des plafonds aux poutres saillantes. Dans ce décor vieillot surgit pourtant, çà et là, un pylône qui contraste par la ligne moderne de sa masse métallique et dont on ne conçoit pas au premier abord l'utilité. C'est que l'électricité n'est pas encore parvenue à Guttet et les lampes à pétrole y sont toujours à l'honneur. Quelques particuliers, surtout, spécialement entreprenants, ont installé un moulin à vent qui actionne une dynamo, et cette petite station privée leur donne le courant nécessaire à l'éclairage de leurs demeures. Ces moulins à vent ont une particularité: l'axe du pylône peut s'incliner plus ou moins pour se plier sous l'action des vents violents qui parfois soufflent là-haut, au lieu de se rompre comme cela pourrait arriver si cette précaution n'avait été prise. Mais cette installation n'est utilisée que par quelques privilégiés et le reste du village, c'est-à-dire le plus grand nombre des habitants, s'éclairent encore au pétrole, en attendant que les lignes électriques viennent jusqu'à eux, ce qui ne saurait tarder.

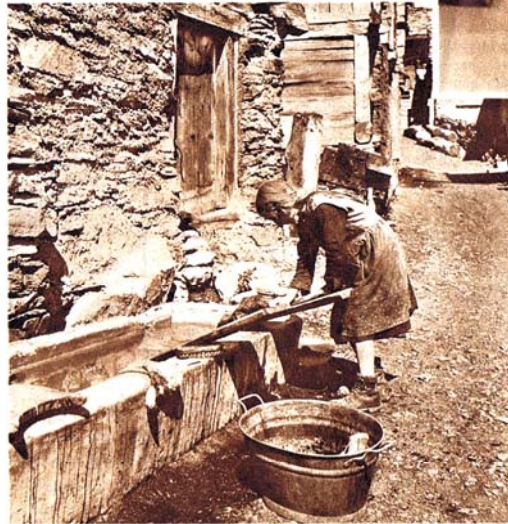
More les lampes à pétrole

Le soir, le père, après avoir nettoyé le tube de verre, allume la mèche qu'il règle soigneusement avant de mettre la lampe dans la suspension. Et la veillée commence, dans l'odeur chaude du pétrole. L'on se croirait en un autre monde, à une autre époque. La mèche parfois déroule jusqu'au plafond un long fil de fumée ténue. Alors, le père se lève et règle la lampe qui reprend son état normal. L'on se croirait transporté à des siècles en arrière, alors que le machinisme n'avait point encore pris l'extension effrayante qu'il a de nos jours. Et, cependant, l'on est à Guttet, qui est un petit village de chez nous, bien humble et presque inconnu, avec ses mazots noirs qui se chauffent au soleil. F. D.



Le soir venu, dans la plupart des maisons de Guttet, le père allume l'antique lampe à pétrole.

On fait la lessive en plein air, sur la place publique, comme cela se pratiquait dans le temps passé.



C'est un village bien de chez nous, pareil à tous ceux que l'on rencontre dans le Vieux Pays. Mais, contrairement aux autres, il a gardé intégralement ses vieilles traditions, dans ses ruelles et dans ses vieilles maisons de bois.



L'eusses-tu cru?

Menu à l'envers

Paul de Kock, le plus joyeux compagnon qui fût, était en même temps le plus modeste.

Vers 1830, un Anglais très éclectique vint à Paris pour voir Chateaubriand et Paul de Kock, ses deux écrivains préférés. Très bien accueilli par l'auteur du «Génie du Christianisme», il se rendit ensuite chez l'auteur de «Monsieur Dupont».

— Monsieur, lui dit-il sans autre préambule, je suis venu à Paris tout exprès pour vous voir, vous et M. de Chateaubriand, que je viens de quitter.

— Eh bien, Monsieur, j'en suis fâché pour vous; vous avez commencé par le dessert et vous finissez par la soupe aux choux.

Commencer à... commencer de...

Quand commence-t-on de faire quelque chose?

Quand commence-t-on à en faire une autre?

La règle est celle-ci:

Commencer de désigne une action qui aura de la durée: «Lorsqu'il commença de parler, chacun se tut. Je commençais de dormir quand ce bruit me réveilla.»

Commencer à désigne une action qui aura du progrès, de l'accroissement: «Cet enfant commence à parler. Ses nuits sont plus calmes, il commence à dormir un peu. Je commence à comprendre.»

Et vous?...

N'empêche que dans le premier cas on dit aussi bien: «Commençons à dîner; ils commencèrent à jouer.»

La règle est donc un peu lâche. On commençait à (ou de) s'en apercevoir!

Humour anglais

Jones — Ma femme a peur chaque fois qu'elle entend le moindre bruit dans la maison. Aussi, je lui ai dit de se tranquilliser, parce que les voleurs sont en général absolument silencieux.

Brown — Elle est rassurée, maintenant?

Jones — Au contraire. Elle est inquiète chaque fois qu'elle n'entend rien. J.

Croquis montagnard

Le toit de l'alpage

On l'aperçoit de très loin. Ses bardeaux gris-bleus scintillent au soleil comme une immense aile d'avion. Isolé dans le haut pâturage désert, il se tient maintenant à la limite de la première neige. Lorsqu'on le voit de très haut, on ne sait si c'est un champ, un champ gris, ouvert au milieu de la pente. Puis, on le distingue mieux. On distingue un pan de mur, un bassin allongé, taillé dans un tronc d'arole, et le vent fait miroiter l'eau.

Quelques oiseaux silencieux courent encore sur les lamelles de bois. L'unique fenêtre et la porte sont fermées. L'étable est vide. Du fumier achève de sécher. Le bétail est descendu, mais il a laissé un peu de sa forte odeur. Des moutons ont abandonné de leur toison aux fils de fer. Voici le grand bâton hâtivement sculpté du berger. La fontaine chante encore. Bientôt, elle se taira et sa voix prise par le gel ne reprendra son murmure irrégulier qu'au mois de mai, lorsque les soldanelles apparaîtront au bord de la neige, sur l'herbe jaunie et couchée. Tout l'été, le pâturage de la montagne a été parcouru par les vaches qui ont tracé sur la pente des lacets en gradins. Maintenant, quelques chevreuils à la robe fauve s'y aventurent et les marmottes sifflent les intrus avant de préparer leur quartier d'hiver. Une ultime gentiane bleue, telle qu'on en voit au printemps, a résisté aux gelées.

Seuls, les derniers chasseurs de chamois viendront encore s'appuyer contre le mur tiède et ils boiront un coup à leur gourde en regardant le fond de la vallée. Puis, ce sera le silence et la solitude. Les grands arolles resteront seuls. Les mélèzes revêtiront leur cape d'or. Les torrents s'échappant du glacier rétréciront leurs lacets dans les alluvions. Puis, ils se tairont.

Une nuit, la neige tombera et ne disparaîtra plus. Le toit sera entièrement recouvert. Bientôt les larges versants supporteront de pesantes charges. Un lourd toit de neige se posera sur le toit gris. Les teintes de l'automne seront effacées sur les hauteurs par les premières éponges de l'hiver.

J.-E. CHABLE



Deux hameaux du Trétien. En haut, le Bochatay. Au-dessous, Leybas. Adaptation parfaite de l'habitat humain aux conditions imposées par le site. On en goûtera mieux le charme en masquant du doigt le centre de la photo...



Ombres dures de midi, au milieu desquelles le soleil fait mûrir de chaudes oasis...

Le carnet du pèlerin

LE TRÉTIEN

Passé les herbages rocheux et les hauts rebords de la vasque salvannaise, passé les Marécottes, dont les mélèzes et les clairs chalets rient parmi les éboulis, la vallée s'étrécit; la petite route s'insinue entre talus et coulées graveleuses, où se plaquent les petits rectangles roux de cultures. Déjà la forêt descend vers vous. Le paysage se fait plus grave, plus recueilli... Mais, tout à coup, la montagne se casse et la route, qui a tourné brusquement, vous tient suspendu au bord d'un de ces « affreux précipices », où se penchaient avec une terreur pleine de délices les jolies voyageuses d'autrefois. Torrent écumanant, flancs abrupts, végétation échevelée où se

tordent les grosses veines de arolles à fleur de roc, tout est ici mis en valeur, comme dans un tableau de Diday ou de Calame, y compris, tout au fond, l'arche vétuste du premier pont qui franchit le Triège.

Il y a même place, sans cette gorge romantique, pour une belle histoire de brigands. Et l'on pourrait vous conter comme quoi, au beau milieu du siècle dix-huitième, les cent cinquante malandrins du fameux bandit Mandrin, traqués par les gens de Savoie, guettés par nos Valaisans, dévalèrent pêle-mêle du haut vallon d'Emaney dans le lit du Triège, passèrent le Trient, et firent la nique à la maréchaussée. Ce qui n'empêcha pas Mandrin, cette même année cinquante-cinq, d'être pris et brûlé vif à Valence.

Tandis qu'à vos pieds, dans l'ombre humide de la gorge, le vieux pont achève de tomber en poussière, là-haut, entre les têtes noires des sapins, l'arche élégante du Martigny—Châteldard franchit d'un bond hardi la haute gorge du Triège.

Enfin, c'est par le pont du milieu, construit en 1885, que la route actuelle passe le torrent et entre de plain-pied dans le village.

La Trétien (qu'on appelait naguère le Triquent) tire son nom d'Outre-Trient — Ultra Trien apud Salvan, comme le désigne une pièce d'archives de 1732. Une cinquantaine de chalets, répartis en trois hameaux, au gré des ressauts de la pente. En haut, au-dessous de la coquette petite gare du M.-C., le Bochatay étage ses chalets de sienne brûlée, serrés en un labyrinthe de venelles minuscules. En contre-bas de la route, Leybas serre les siens autour de la chapelle du village. De la route, on n'en voit presque que les toits largement étalés. Et si, comme en ce radieux après-midi d'arrière-automne, on surprend les jeux de la claire lumière montagnarde sur l'éclat sobre de l'ardoise, on sera comblé. Pierres blanches, pierres grises, sur le gris de la montagne; contraste des pans brillants des toitures avec les ombres nettes qui en soulignent le relief, tandis que tout au fond, les pentes de l'Arpille poudroient dans une immense lumière. Enfin, si l'on descend encore un peu, on apercevra le Planet, hameau inférieur du Trétien, posé sur un étroit replain en surplomb.

L'immense forêt, qui remplissait jadis toute la vallée, avait peu à peu reculé devant l'effort

humain. Les primitifs « essarts » ou « collonges » burgondes s'étaient progressivement élargis, et les troupeaux de chèvres paissaient sans crainte sur les alpages de la Tendaz que les loups avaient depuis longtemps désertés. Mais, pour les générations qui, pendant plus de dix siècles, se succédèrent dans cette vallée et demandèrent leur vie à la montagne, le labeur quotidien fut une conquête toujours reprise et jamais assurée. Les abbés de Saint-Maurice, dont dépendait toute la région, durent maintes fois « embanniser » (mettre à ban) les rochers escarpés où les habitants allaient cueillir le maigre fourrage que leurs champs leur mesuraient trop chichement et où plus d'un perdit la vie.

Enfin, les habitants de la vallée du Trient que la terre natale ne pouvait plus nourrir s'en allaient demander leur pain au dehors. Carriers, floteurs de bois, au besoin contrebandiers, ils n'avaient pas à chercher trop loin leur pitance. D'autres émigraient: les détartrés de futaille, par exemple, des spécialistes, ceux-là, allaient exercer leur curieuse profession dans les pays de vignobles, jusque dans le Midi et même en Afrique du Nord. Nombreux enfin furent les jeunes gens enrôlés sous les bannières étrangères.

Aujourd'hui, la rapidité des communications a rapproché du village alpestre l'usine, l'hôtel, où bien des jeunes montagnards trouvent à s'occuper, la ville enfin, et toutes les séductions de la vie « moderne », dont la radio porte jusqu'au plus lointain hameau l'appel irrésistible. Irrésistible? Que non pas. Il est encore beaucoup de vrais montagnards, qui portent à leur terre haute et rude un amour que rien ne pourrait remplacer.

Nous voici, dans le Bochatay, au milieu d'un dédale de ruelles tout en bois. Devants de chalets aux poutres noueuses et tortues, mazots et raccards noircis à tous les temps, et puis — comme des rayons de miel à nos yeux de citadins dépourvus — ces tas de bois dorés et cossus, qui attendent placidement les assauts du froid. Ça et là, une place minuscule qu'anime la fraîche chanson d'une fontaine. Des fanes achèvent de sécher à l'abri d'un auvent, tandis que la galerie se pavise d'une éclatante lessive.

D'en haut, ce hameau apparaît avec ses toits largement ouverts comme des ailes d'oiseaux agrippés à la roche. Il tient à son sol. Rien n'exprime mieux la ténacité d'une race. Comme des vieux, ployés et tannés, les antiques chalets du Trétien, accroupis sur ces pentes arides et ravinnées, regardent passer les saisons. Le gris luisant de leurs ardoises, leurs vieilles pierres et leurs états calcinés s'harmonisent au fond sévère des horizons, comme la ligne brisée de leurs faîtes répond à l'ébauche rocheuse du versant opposé.

L.-E. J.



Au fond de la plaine, que ferme le massif du Simplon, une église fait chanter son humble cloche sur un rocher qui domine la vallée. C'est Rarogne ! A.C.F. du 3.10.39, No 6054.

De fil en aiguille

Premières amours

A dix ans, Charles Nodier écrit sur le plus beau papier de son père, et de sa plume la mieux taillée, une brûlante lettre à une amie de ses parents, une jeune femme, belle comme le jour, qu'il idolâtrait dans le secret de son cœur. Il l'informait des ravages qu'elle avait occasionnés dans son âme. Comme tous les timides il n'y allait pas par quatre chemins, il lui demandait tout simplement un rendez-vous.

La réponse arrive sans tarder. Elle est brève, froide, mais décisive. Le rendez-vous est accordé. Elle se trouvera, le soir même, à l'heure fixée, dans une des allées les plus sombres du parc.

Après une journée de fièvre passée sous une avalanche de pensums, le petit homme se dirige vers l'Eden indiqué.

Il entrevoit, dans l'ombre, une forme éthérée. Il a lu dans les romans qu'en pareil cas, le protocole est de tomber à genoux.

Le voilà prosterné aux pieds de l'ombre, enveloppée de dentelles vaporeuses. Deux mains charmantes, mais puissantes, le relèvent vivement, l'enchaînent, le troussent, et lui infligent, dans la nuit voluptueuse, la plus mortifiante des corrections maternelles.

«Depuis ce soir-là, confessait Charles Nodier, je suis devenu timide. Tel que vous me voyez — et à soixante ans — toutes les fois que je m'approche d'une femme, j'ai peur d'être fessé...»

Ravitaillement

Un loqueteux entre dans une boulangerie, demande quatre sous de pain, met la miche sous son bras et, tout en cherchant des sous dans sa poche, demande d'une voix lamentable:

- Y a-t-il un hôpital par ici?
- Un hôpital? Pour quoi faire?
- Pour moi... J'ai la... la... gale.
- La gale!... gardez vos sous et sauvez-vous vivement d'ici!
- Et le pain?
- Gardez-le, gardez-le...

Tout chancelant, le malheureux sort de la boulangerie, son pain sous le bras. Au coin de la rue, il rejoint un individu tout pareil à lui et lui dit:

— A toi, maintenant, le chatcutier pour du jambon... Après quoi on pourra casser la croûte.

Réflexes

On raconte que sir Arthur Conan Doyle envoya un jour à chacun de ses douze meilleurs amis, tous parfaits honnêtes gens s'il en fût, le télégramme suivant: «Fuyez immédiatement. Tout est découvert.»

Vingt-quatre heures plus tard, ces douze modèles de vertu avaient tous quitté le territoire britannique.

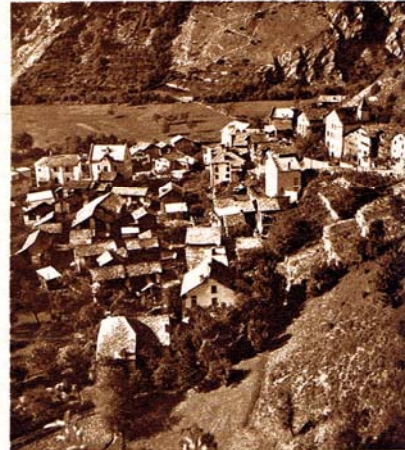
Ceci rappelle la réplique d'un soi-disant banquier à son avocat qui, après l'avoir défendu en correctionnelle, lui annonçait le résultat du procès: «L'honnêteté triomphe.»

Sans hésiter, le banquier répond: «Faites appel!»

Or, le tribunal croyant à l'honnêteté du banquier plus qu'il n'y croyait lui-même, venait de l'acquitter.

Automne valaisan

Sur le Valais, la lumière d'automne coule en larges draperies d'or. Elle n'est point identique à celle de l'été, qui est plus blanche et qui met moins en valeur les riches couleurs que l'on découvre en cette vaste plaine, qui s'ouvre dans les Alpes, comme une main présentant au ciel son offrande...

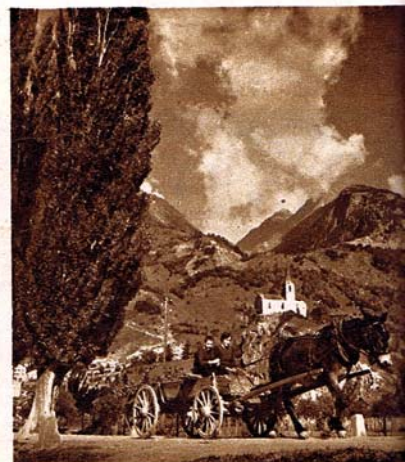


La lumière automnale donne un air de fête à tout le village dont les maisons s'accrochent à la pente. A.C.F. du 3.10.39, No 6054.

Photos P.D.

le carnet du pèlerin

Au bord du Rhône, les peupliers sont devenus des chandeliers d'or. A.C.F. du 3.10.39, No 6054.



RAROGNE

*village où vivent
les souvenirs du passé*

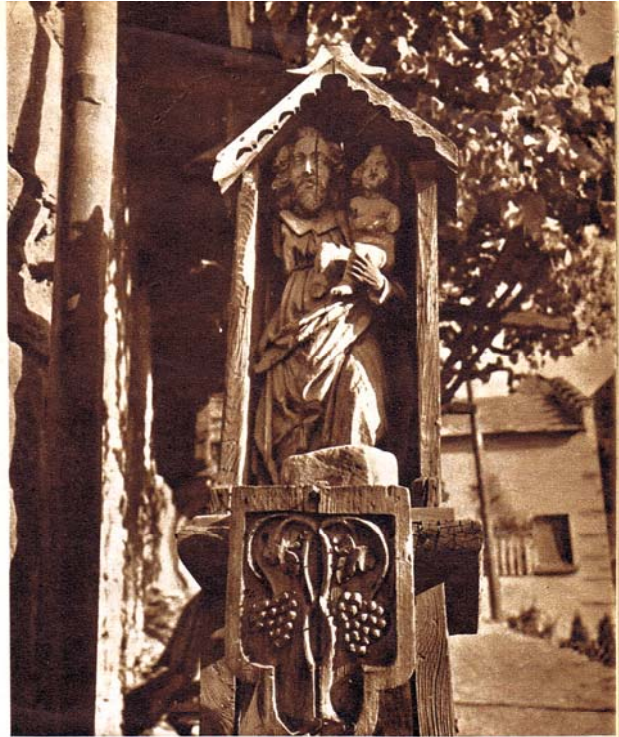
On est en automne, et la lumière est rousse, qui baigne maintenant la vallée, mettant sur toutes choses une note vive de vieux cuivre. Là-bas, au bord du Rhône, les peupliers sont devenus des chandeliers d'or et, dans les vignes désertes, chantent les jaunes et les rouges des feuilles qui, lentement, une à une, commencent à se détacher, quand passe la brise du soir, aux douces mains.

Au fond de la plaine, que ferme le massif du Simplon, une église fait chanter son humble cloche qui domine la vallée. C'est Rarogne, le vieux village au passé plein de gloire et dans lequel nous entrons, alors que le soleil, en se glissant déjà vers l'horizon, nous rappelle que nous sommes en automne. Au sommet de la route qui vient de la plaine, on se retourne pour contempler la vallée que voile un mince rideau de brume. Partout, en bouquets multicolores, la saison qui meurt met des taches aux teintes chaudes. Très loin, le Rhône se perd dans la brume qui estompe les détails, ne laissant apparaître que la route blanche, courant au milieu des champs moissonnés.

C'est l'automne. Sur les crêtes rocheuses, il y a déjà de la neige, et dans les rues de Rarogne la lumière rousse rebondit mollement, entre les maisons aux antiques arcades. Et, par le miracle sans cesse renouvelé de cette lumière étrange, les choses inanimées qui nous entourent se mettent à vivre. Le caillou du chemin chante sous le choc de la canne, et la vie semble sourdre mystérieusement du bois des façades noires, où l'on voit des pivots de maïs qui achèvent de mûrir. Dans sa niche, la lumière caresse un Enfant Jésus que porte un solide saint Joseph de chêne taillé. Des enfants blonds vont dans le soleil, et l'on entend de l'eau qui coule, devant une porte voûtée sous laquelle une femme fait la lessive.

Le village vit intensément, de sa vie humble et laborieuse, avant d'entrer dans la somnolence de l'hiver proche. Une vieille va au bord du chemin, en s'appuyant sur son bâton. Un homme sort de chez lui, avec une scie de bûcheron sur l'épaule. Et la lumière automnale donne un air de fête à tout le village, dont les maisons s'accrochent à la pente.

Là-haut, devant l'église, on s'assied un instant. Et le passé remonte en nous, duquel tout nous parle ici, chaque pierre, chaque mur, toutes choses qui survécurent à l'atteinte des hommes et des siècles. Et voici que les rues s'animent curieusement. Serait-ce encore un miracle de cette lumière d'automne qui donne à tout ce qu'elle touche un air de rêve et de fragile irréalité? Des hommes passent sortant de l'ombre qui habite les angles de la place, des hommes d'armes et des évêques aussi, sur leurs mules, qui viennent dans la lumière, avancent sous le soleil, et disparaissent lentement dans le bleu crépusculaire des ruelles obscures. Celui-là, là-bas, qui vient vers nous, c'est Egloff d'Oplingen, dont Rarogne était, en 1046, un alleu qu'il donnait avec Brienz au couvent de Finisberg. Et voici le premier du nom de Rarogne, Henri, dont l'un des fils fut évêque de Sion. En 1276, Rodolphe, fils de Jean, réunit les vidomnats de Rarogne, Sion, Sierr, Viège et Naters, qu'une alliance porta en 1303 aux Sénéchaux de Sion. Et suivent en long cortège les descendants des précédents. On voit là Pierre de Rarogne, chevalier, fondateur de la branche de Mannensberg, Huges, Donzel, et Ulrich. Et puis encore viennent



Dans sa niche, la lumière caresse un Enfant Jésus que porte un solide saint Joseph de chêne taillé.

Pierre et Jean, partisans de Pierre V de la Tour, ennemi de l'évêque Tavelli. Et une foule de chevaliers suivant, où l'on remarque Perrod, fils d'Isabelle, Henri qui fut châtelain de la Soie en 1338; Pierre de Rarogne, seigneur d'Anniviers, et sa femme Béatrice, suivi de Guichard, tué par les patriotes en 1415. Et voici les majors héréditaires de Rarogne depuis 1250, les seigneurs d'Esperlin. Pour clorre ce long cortège arrivent en grande pompe les nobles Ferrini, et les de Kalbermatten, dont Arnold fut bailli du Valais, en 1512...

Doucement, la lumière s'est éteinte sur la plaine. La nuit vient, ensevelissant en ses plis d'ombre le cortège des fantômes de ceux qui furent autrefois les grands et puissants seigneurs de Rarogne. Dans le petit cimetière que le crépuscule envahit lentement, une pierre tombale brille. Là est enterré le grand poète Rainer Maria Rilke. Avant de redescendre vers la plaine, nous nous recueillons un instant dans le cimetière désert. Et, alors que nous reprenons la route, la lune se lève, recréant en sa lueur étrange les mille fantômes qui habitent Rarogne, ce village où chaque pierre murmure une belle histoire d'autrefois...

Ces vieilles maisons à arcades, qui font penser à quelque coin de la belle Italie.



La place, où coulent de grandes bandes d'ombre bleue.



Suspendu aux vieux chalets, sèche le maïs aux larges feuilles.

